

la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette île, soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoraient les événemens qui venaient de se passer à Saint-Domingue, ne savaient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voisines : aussi les assaillans firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchaient fièrement à l'assaut de Saint-Iago, le seul poste fortifié de la colonie, lorsque le gouverneur ralentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles, adroitement prolongée, donna le temps aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avaient de plus précieux ; eux-mêmes, ils se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors et sans provisions.

Cette ruse remplit les Anglais de rage ; ils envoyèrent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien trouvé ; la privation de toutes les commodités, plus sensible pour ce peuple que pour les autres ; la mortalité qui augmentait tous les jours ; la crainte d'être attaqués par toutes les forces du Nouveau-Monde : ces causes réunies faisaient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On allait s'exposer aux reproches flétrissans de la nation, par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la

Jamaïque, si l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avaient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur inespéré changea les dispositions, et les Anglais prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avait inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seraient pas en sûreté dans les forêts et les précipices où ils s'étaient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette île avec l'ignominie que méritait la faiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avaient quittée, mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il fallait combattre. Par un sentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devait l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une île importante, qui a fait, depuis ce moment, une partie très-précieuse des possessions britanniques dans le Nouveau-Monde.

Avant que les Anglais fussent établis à la Jamaïque, et les Français à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célèbres depuis sous le nom de flibustiers, avaient chassé les Espagnols de la petite île de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étaient fortifiés, et avaient couru avec une audace

^{xi.}
Les flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.

extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formaient entre eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'était là toute leur force navale : à peine pouvait-on s'y coucher, et rien n'y mettait à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrens dans ces parages ; souvent on y manquait des premiers soutiens de la vie ; mais à la vue d'un navire, tant de calamités étaient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les flibustiers allaient sans délibérer à l'abordage : dès que le grappin était une fois jeté, c'était un vaisseau enlevé.

Dans un besoin extrême, ces brigands attaquaient toutes les nations, et l'Espagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondaient la haine implacable qu'ils lui avaient jurée, sur les cruautés que ce peuple avait exercées contre les Américains ; mais à cette singulière humanité se joignait un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire dans le Nouveau-Monde la chasse et la pêche, qu'ils croyaient avec raison de droit naturel. Tel était leur aveuglement, qu'ils ne s'embarquaient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenaient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivaient d'Europe tentaient rarement leur avidité : ces barbares n'y auraient trouvé que des marchandises dont la vente eût

été peu avantageuse, ou aurait exigé des soins trop suivis. C'était lorsque ces bâtimens repartaient chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémisphère, qu'on les attendait. S'il n'y en avait qu'un, il était toujours attaqué. On suivait les flottes, et malheur aux navires qui s'en écartaient ou qui restaient en arrière : c'était une proie infaillible pour les flibustiers. L'Espagnol, que glaçait la vue de ces ennemis impitoyables, ne savait que se rendre. Il obtenait la vie, si la prise était riche ; mais lorsque l'espérance du vainqueur était trompée, l'équipage était souvent jeté à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'a, sur un bateau, que quatre canons et vingt-huit hommes : cette faiblesse ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions ; il l'aborde, après avoir donné ses ordres pour faire couler à fond son bâtiment ; et il étonne si fort les Espagnols par son audace, que nul d'entre eux ne se met en action pour le repousser. Arrivé à la chambre du capitaine, occupé à jouer, il lui met le pistolet sur la gorge, et l'oblige de se rendre. Ce commandant et la plus grande partie des siens sont mis à terre au cap le plus proche, comme un poids inutile d'un vaisseau qu'ils ont si mal gardé ; et l'on n'y conserve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante-cinq flibustiers, entrés dans la mer du Sud, ont poussé leurs courses jusqu'aux pla-

ges de la Californie. Pour regagner les mers du Nord, ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan, la rage de ne rien emporter d'un océan si riche les saisit, et ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca est un vaisseau de force, chargé de plusieurs millions; ils l'attaquent, s'en rendent les maîtres et s'y embarquent.

Le Basque, Jonqué et Laurent le Graff, croisent devant Carthagène avec trois petits et mauvais navires. On fait sortir du port deux vaisseaux de guerre pour combattre ces forbans et les amener vifs ou morts. L'espoir des Espagnols est si bien trompé, qu'ils sont faits prisonniers eux-mêmes. Le vainqueur retient les bâtimens; mais il en renvoie les équipages, avec une dérision qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même si humiliante.

Michel et Brouage, instruits qu'on vient d'embarquer à Carthagène, sous pavillon étranger, des richesses considérables, pour les soustraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces trésors et les en dépouillent. Blessés de se voir ainsi vaincus par des bâtimens si inférieurs aux leurs, les capitaines hollandais osent dire en face au premier de ces aventuriers, que seul il n'aurait pas osé se commettre avec eux : *Recommençons le combat*, répond fièrement le flibustier; *mon compagnon restera tranquille spectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vais-*

seaux seront miens aussi. Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vite, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuser.

Laurent, monté sur un très-petit bâtiment, est surpris par deux vaisseaux espagnols, l'un et l'autre de soixante canons : *Vous êtes*, dit-il à ses camarades, *trop expérimentés pour ne pas connaître le péril que nous courons, et trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager et tout hasarder, se défendre et attaquer en même temps. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même, tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; et pour leur échapper, combattons.*

Après ce discours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des flibustiers, et lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera; témoignant par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même, ou dans le courage. Montrant ensuite de la main les ennemis : *C'est entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut passer, et tirer à droite et à gauche comme vous savez faire.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité, une résolution extraordinaires; on ne prend pas à la vérité les bâtimens, mais on en éclaireit si bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui, même en se retirant, rem-

portent l'honneur de la victoire. Le commandant espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance et sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats, les flibustiers montraient la même intrépidité.

Lorsqu'ils avaient fait un butin considérable, ils se rendaient, dans les premiers temps, à l'île de la Tortue pour faire leur partage ; dans la suite, les Français allèrent à Saint-Domingue, et les Anglais à la Jamaïque. Tous juraient qu'ils n'avaient rien détourné du pillage : si, ce qui fut très-rare, quelqu'un était convaincu de parjure, à la première occasion, il était abandonné comme infâme, sur quelque côte déserte. Les premières distributions étaient toujours pour ceux qui avaient été mutilés dans les combats. La perte d'une main, d'un bras, d'un pied, se payait deux cents écus ; pour un œil ou pour un doigt, on ne recevait que la moitié de cette somme. Pendant deux mois, les blessés recevaient trois livres par jour, pour leur pansement. S'il ne se trouvait pas de quoi remplir ces obligations sacrées, l'équipage entier était obligé de reprendre la course, de la continuer même jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisans pour acquitter une dette si respectable.

Ce qui restait après ces actes de justice et d'humanité, était partagé. Le commandant n'avait étroitement droit qu'à un seul lot comme les autres ; mais il lui en était accordé trois ou

quatre, selon qu'on était plus ou moins content de son intelligence, de sa valeur et de sa conduite. Si le bâtiment n'appartenait pas à l'équipage, celui qui l'avait fourni, avec les munitions de guerre et de bouche, emportait le tiers des prises. Jamais la faveur n'influa dans le partage ; tout était tiré rigoureusement au sort. Cette prohibition s'étendait jusqu'aux morts : leur part était donnée à leur compagnon ; si quelqu'un n'en laissait point, sa part était envoyée à sa famille. Au défaut de l'un et de l'autre, elle était distribuée aux pauvres et aux églises, qui devaient prier pour celui au nom duquel se faisaient ces largesses, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ensuite commençaient les profusions de tous les genres. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, était portée à des excès qui ne finissaient qu'avec l'abondance. La mer revoyait sans habits, sans vivres, absolument ruinés, des hommes qu'elle venait d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguait, avaient la même destinée. Si l'on demandait à ces insensés, quel plaisir ils trouvaient à dissiper si rapidement ce qu'ils avaient acquis avec tant de risque, ils répondaient ingénument : « Exposés comme nous le sommes à une infinité de dangers, notre sort est bien différent de celui des autres hommes. » Aujourd'hui vivans, demain morts, que nous

» importe d'amasser ? Nous ne comptons que sur
 » le jour où nous vivons , jamais sur celui que
 » nous avons à vivre. Notre soin est plutôt de
 » consumer la vie , que de la conserver. »

Les colonies espagnoles , qui s'étaient flattées que leurs malheurs auraient un terme , désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands , se dégoûtèrent de la navigation. Elles sacrifièrent ce que leur liaison leur procurait de force , de commodités , de richesses , et formèrent presque autant d'états isolés. Elles ne se dissimulaient pas les inconvéniens de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides et féroces , était plus forte que l'honneur , que l'intérêt , que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des flibustiers. Ils ne s'étaient montrés jusqu'alors dans les établissemens espagnols , que pour y enlever , même rarement , quelques subsistances. La diminution de leurs prises les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refusait. Les contrées du continent les plus riches et les plus peuplées , furent pillées et dévastées. La culture tomba comme la navigation , et les Espagnols n'osèrent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les flibustiers qui se distinguèrent dans cette nouvelle carrière , Montbars , gentilhomme languedocien , se fit un nom singulier. Le ha-

sard ayant fait tomber entre ses mains , dès l'enfance , une relation détaillée des cruautés commises dans le Nouveau-Monde , il conçut contre la nation qui avait produit tant de maux , une haine qu'il portait jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet , qu'étant au collège , et jouant dans une pièce le rôle d'un Français qui avait un démêlé avec un Espagnol , il se jeta sur son interlocuteur avec tant de rage , qu'il l'aurait étranglé si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentait sans cesse des peuples innombrables , égorgés par les monstres sortis de l'Espagne ; il ne respirait que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la soif de l'or , ou le fanatisme de religion , qui avaient immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes criaient vengeance au fond de son âme. Il entendit parler *des frères de la côte* , comme des ennemis les plus implacables du nom espagnol , et il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau espagnol , qui fut attaqué , et aussitôt abordé : c'était l'usage du temps. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis , se fit jour au milieu d'eux , et se portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre , massacra tout ce qui se trouvait sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre , laissant à ses compagnons toute la

joie d'un riche butin, on le vit contempler, avec une volupté sanguinaire, les cadavres entassés de cette nation, à laquelle il avait juré une haine insatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler, sans s'assouvir. Le vaisseau qui le portait arrive à la côte de Saint-Domingue. Les Français de l'île y portent peu de rafraîchissemens, et allèguent pour excuse que l'Espagnol a ravagé leurs établissemens. « Comment le souffrez-vous ? » dit brusquement Montbars. — « Nous ne le souffrons pas non plus, répliquent-ils du même ton ; et l'ennemi nous connaît bien. » Aussi a-t-il pris le temps où nous étions à la chasse. Mais nous allons joindre quelques-uns de nos camarades, encore plus maltraités que nous ; et alors on verra beau jeu. » — « Si vous voulez, reprend Montbars, je marcherai à votre tête, non pour vous commander, mais pour m'exposer le premier. » Ces barbares, jugeant favorablement de lui, acceptent sa proposition. Le jour même, on joint les Espagnols ; et le nouvel agrégé fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides : rien n'échappe à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette première action ; il fit tant de mal sur terre et sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres flibustiers qui suivaient ses traces, ayant déterminé les Es-

pagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeait des forces considérables, et les associations devinrent plus nombreuses. La première qui eut de l'éclat fut formée par l'Olonnois, qui tirait son nom des Sables-d'Olonne, sa patrie. Du vil état d'engagé, il s'était élevé par degrés au commandement de deux canots, et de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à se rendre maître, sur la côte de Cuba, d'une frégate espagnole. Un esclave ayant vu achever tous les blessés, et craignant pour sa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avait destiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avait embarqué pour servir de bourreau à tous les flibustiers, qu'il avait condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent faits prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonnois, saisi de rage, se fait amener les Espagnols l'un après l'autre, et leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoutte de son sabre. Il se rend ensuite au Port-au-Prince, où étaient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, et ne fait grâce qu'à un seul homme, qu'il envoie au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire, et l'avertit que ce traitement est réservé à tous les Espagnols qui tomberont entre ses mains, à lui-

même , s'il a ce malheur. Après cette expédition , il échoue ses canots , ses prises , et se rend avec la frégate seule , à la Tortue.

Il y trouva le Basque , fameux pour avoir pris , sous le canon même de Porto-Belo , un vaisseau de guerre chargé de cinq ou six millions de livres , et pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publièrent qu'ils partaient ensemble pour l'exécution d'un grand projet , et quatre cent quarante hommes les joignirent. Ce corps , le plus nombreux qu'eussent encore formé les flibustiers , se porta sur la baie de Venezuela , qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres ; le fort qui en défendait l'entrée fut emporté , le canon encloué , et la garnison de deux cent cinquante hommes passée au fil de l'épée. On se rembarque ; on arrive à Maracaïbo , bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom , à dix lieues de son embouchure. Cette ville , enrichie par son commerce de cuirs , de tabac et de cacao , était abandonnée , les habitans s'étaient retirés avec leurs effets , à l'autre côté de la baie. Si les flibustiers n'avaient pas perdu quinze jours dans la débauche , ils auraient trouvé à Gibraltar , vers l'extrémité du lac , ce qu'on voulait soustraire à leur avidité , mais ils n'y rencontrèrent que des retranchemens nouvellement construits , qui leur coûtèrent beaucoup de sang pour une victoire inutile : déjà tous les effets précieux en avaient été transportés plus loin ; dans leur dé-

pit , ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo aurait subi le même sort s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon , ils emportèrent de cette place les croix , les tableaux , les cloches , dans le dessein , disaient-ils , de bâtir une chapelle dans l'île de la Tortue , et d'y consacrer cette partie de leur butin. Telle était la religion de ces hommes féroces , qui ne pouvaient offrir au ciel que leurs rapines et leurs brigandages.

Tandis qu'ils dissipaient follement les dépouilles de la côte de Venezuela , Morgan , le plus accrédité des flibustiers anglais , partait de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses mesures étaient si bien concertées qu'il surprit la ville , et s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts , il fit appliquer les échelles par les femmes et par les prêtres , persuadé que la galanterie et la superstition des Espagnols ne leur permettraient pas de tirer sur ce qu'ils aimaient , sur ce qu'ils respectaient le plus ; mais la garnison ayant résisté à ce piège , il fallut la vaincre de force , et l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qui furent emportés de ce port célèbre.

Une conquête encore plus importante , c'était celle de Panama. Pour la faire réussir , Morgan crut devoir aller sur les parages de Costarica , chercher des guides dans l'île Sainte-Catherine , où les malfaiteurs des Indes espagnoles étaient confinés. Ce poste était si bien fortifié ,